

« La mise en scène, ce n'est pas que faire bouger les acteurs »

Alain Ollivier, metteur en scène et acteur, a derrière lui une très belle carrière au théâtre. Sa version du *Cid* de Corneille, saluée par les critiques, aura aussi été un grand succès public. La 130^e et dernière représentation aura lieu à Dinan, le 24 février.

Depuis 1636, Le *Cid* de Corneille reste la pièce la plus jouée de l'histoire du théâtre français. Est-ce une œuvre qui, de ce fait, fait peur ?

Alain Ollivier : En tout cas, à moi, elle ne fait pas peur, parce que j'ai très tôt acquis une familiarité avec elle. Je l'avais montée, sitôt sorti de l'école Charles Dullin, avec des camarades. C'était bien sûr un travail de débutant... J'avais aussi eu la chance de voir Le *Cid* de Jean Vilar au TNP (qui se trouvait au Palais de Chaillot, comme l'école Charles Dullin, NDLR). Je me souviens être allé dans les coulisses, livre en main, pour suivre la prestation de Gérard Philippe en Rodrigue, voir comment il respirait, rythmait le texte... Mais de tout cela je n'ai qu'un souvenir extrêmement diffus. Dire que ça m'a influencé dans mon travail d'aujourd'hui serait stupide. Tout ça c'est du passé...

Pourquoi avoir voulu monter une nouvelle version du *Cid* ?

Cette pièce a toujours eu sur moi un pouvoir émotionnel très grand. Mais en cela je ne suis pas différent du public en général. En 2007, je dirigeais le Théâtre de Saint-Denis, un centre dramatique national. En six ans, je n'avais jamais monté de classiques... Qu'ait à le faire, autant prendre le classique le plus public, pour rassembler. J'hésitais encore à choisir Le *Cid*... jusqu'à ce que je m'aperçusse que j'avais la distribution sous la main ! Or, on ne peut pas monter cette pièce sans des acteurs très compétents, même pour les rôles les plus épisodiques. Parce que dès qu'on ouvre la bouche, c'est du Corneille... Il n'y a pas de figuration possible avec les grands auteurs.

130 représentations plus tard, vous êtes surpris du succès rencontré ?

La réussite publique à Saint-Denis est allée au-delà de mes espérances. J'ai vu les lycéens de la région se passionner pour la pièce, pour la question du père humilié, de l'honneur, de l'amour... Les discours amoureux, c'est ça qui captive la jeunesse. Mise dans l'obligation de réclamer la restitution de son honneur, Chimène oblige Rodrigue à faire des prouesses. C'est finalement ce que font tous les adolescents...

Les critiques de théâtre ont souligné le côté épuré de votre mise en scène...

Je n'ai pas cherché à être



Alain Ollivier, né à Saint-Malo, a suivi les cours d'un autre natif malouin, Alain Cuny, à l'école de théâtre Charles Dullin à Paris. (© Pascal Victor)

épuré. Simplement, on ne peut pas faire avec Corneille ce qu'on peut faire avec Tchekhov ou O'Neill. Ce n'est pas la même verbe, le même mouvement du corps. Il y a un lieu commun répandu comme quoi la mise en scène consiste à faire bouger les acteurs... Non. C'est beaucoup plus subtil que ça. La mise en scène, c'est exécuter, faire entendre la rythmique et le sentiment du texte...

La tournée s'achève aux Jacobins, pas très loin de votre ville natale, Saint-Malo. C'était voulu ce retour aux sources pour la dernière ?

Non, c'est le hasard qui a fait les choses... C'est la première fois que je présente une pièce aux Jacobins.

Est-ce grâce à Alain Cuny, né à Saint-Malo comme vous, que vous avez découvert le théâtre ?

Non. En fait, j'ai découvert le théâtre très jeune, à l'âge de 11 ans. Mon père avait été nommé à Avignon et j'étais inscrit au collège des Jésuites. Tous les ans, on montait une pièce. C'est ainsi qu'un jour, alors qu'avec mes camarades de 5^e, on donnait une farce de Molière - La jalousie du barbouillé - j'ai pris la décision de faire du théâtre. Ça a stupéfait mes parents... En 1958, je suis arrivé à Paris, à l'école Charles Dullin. C'est là que j'ai suivi les cours d'Alain Cuny. Il m'impressionnait beaucoup. J'étais même intimidé à l'idée de lui présenter un travail... C'est seule-

ment par la suite que je l'ai rencontré de façon amicale.

Vous avez conjugué une grande carrière d'acteur de théâtre et de metteur en scène. On vous a moins vu au cinéma, c'est un regret ?

Je n'ai jamais levé le petit doigt pour faire du cinéma. Je n'ai donc pas à me plaindre de ce que j'ai eu ! Chaque fois que je me suis trouvé sur un plateau avec un cinéaste qui savait ce qu'il voulait, ça a toujours été extrêmement divertissant. Mais oui, j'aurais voulu faire plus... j'ai

peut-être encore quelques années pour le faire !

Propos recueillis par Bernadette RAMEL

(1) Il a tout de même joué sous la direction de Truffaut (*L'Amour en fuite*), Verneuil (*Il comme lui*), Lelouch (*Attention Bandits*), Rivette (*L'année de la Pucelle*) ou encore Travençolo (*Laissez-passer*).

nr Le *Cid* aux Jacobins, mardi 24 février, à 20h30. Tél. 02 96 87 02 11.

Alain Ollivier et Saint-Malo

Alain Ollivier est né le 21 février 1938 dans l'Intra, rue Saint-Sauveur. Son père est natif de Saint-Malo, sa mère de La Bouscassac. Mais la famille a beaucoup bougé : « J'ai quitté Saint-Malo à l'âge de 18 mois... » La cité corsaire reste cependant son port d'attache : « Ça fait six ans que je passe mes vacances à la cité d'Aleth. Je ne suis propriétaire d'aucune maison, mais j'ai l'impression d'être chez moi partout, de Saint-Briac à Rothéneuf, sur toutes les plages où je me suis attaché... » Malgré son attachement à la ville, le metteur en scène n'a encore jamais eu l'opportunité de présenter une pièce au théâtre de Saint-Servan. Dommage, sans aucun doute. « Pourquoi ça ne s'est jamais fait ? Il faudrait le demander aux programmeurs, ce sont eux qui décident, explique simplement Alain Ollivier. Mais ça me ferait plaisir de présenter une pièce à Saint-Malo. » Côté projets, le metteur en scène prépare - avec Cécile Pauline, une transcriptions pour la scène de la Sonate à Kreutzer de Tolstoï¹. Elle sera présentée à la rentrée à Marseille et à Paris... Pourquoi pas à Saint-Malo, alors ?